

SACLAY : POURQUOI LES GRANDES ÉCOLES Y VONT À REÇULONS

Le projet présidentiel de développer le technopôle du sud-ouest parisien divise les dix-neuf établissements concernés. Infrastructures, partenariats, financements : imbroglio sur un plateau.



12. L'École polytechnique à Palaiseau. Peu accessible par les transports en commun, le campus reste isolé des autres institutions du plateau de Saclay.

12.

« Messieurs les directeurs, vous fuirez à Saclay,

En rêvant de Shanghai et de notoriété.

Mais il est une chose que vous ne voyez pas :

A Saclay, c'est en France qu'on vous oubliera. »

C'est ce qu'ont entonné, sur l'air du *Petit âne gris*, les étudiants de troisième année de l'École des mines de Paris lors de la « petite revue », leur spectacle de fin d'études traditionnellement offert en décembre à sainte Barbe, leur patronne. On peut comprendre leur inquiétude à la perspective de déménager sur le plateau de Saclay. En l'état actuel, « le chantier présidentiel », censé propulser la France de la recherche en tête des classements internationaux, est une vaste zone agricole ponctuée ça et là d'une poignée d'institutions, certes prestigieuses, mais barricadées derrière leurs grillages et, surtout, superbement isolées les unes des autres. Il y a encore quatre mois, l'École polytechnique était inaccessible par transports en commun, à moins d'emprunter les 300 marches du sentier balisé. Et la navette qui relie désormais le campus à la gare du

RER et aux laboratoires de recherche de Danone et Thales menace encore de lâcher les visiteurs en rase campagne, car les barrières de l'École ne se lèvent pas toujours pour elle. HEC, Supélec ou le CEA, quant à eux, se méritent au prix d'embouteillages ou de ballottage entre RER, train et bus.

Cela fait pourtant quarante ans que les pouvoirs publics promettent ce vaste « cluster » à 20 km au sud-ouest de Paris, où la fertilisation croisée des plus grands cerveaux français et étrangers doit faire éclore prix Nobel et start-up. Le rêve est né à la fin des années 60. Vingt ans plus tôt, les Joliot-Curie ont conçu les embryons du CEA et de la faculté d'Orsay. HEC s'y est transportée en 1964, Supélec en 1975. Louis Armand, directeur de l'École polytechnique, pense, en les rejoignant sur le plateau, poser « la première perle d'un collier » qui devait faire de la N118 l'équivalent de la célèbre route 128, reliant autour de Boston, aux États-Unis, Harvard, le MIT et une kyrielle de grandes entreprises de haute technologie (à l'époque DEC, Raytheon, BEA...). Car l'X devait emmener avec elle ses six écoles d'application (Mines, Ponts et chaussées,

Télécoms, ENSAE, ENSTA, Agro). Las, si Polytechnique a bien abandonné la Montagne Sainte-Geneviève, ses filles sont restées à l'abri du périphérique. Selon le sénateur Pierre Laffitte, à l'époque directeur de l'École des mines de Paris, « l'opération a échoué car les militaires n'ont pas voulu perdre le contrôle de leurs 400 hectares ». Le plateau, néanmoins érigé en technopôle, a donc vivoté, mité au gré des opérations immobilières et des barrages agro-écologiques, chaque institution négociant avec sa commune d'élection sans plan d'ensemble, sans infrastructures ni projets communs.

Un cerveau pour le Grand Paris

C'est ce projet laissé en jachère que Christian Blanc a proposé au président de la République pour donner un cerveau au Grand Paris. Mais cette fois, promis, cela va marcher. Par décret pris en mars 2009, l'opération a été de nouveau promue d'intérêt national (elle l'était déjà depuis 2005). Par une loi promulguée d'ici l'été, un établissement public doté d'un PDG « aura pour mission, au-delà de son rôle classique d'aménageur, la mise en synergie des acti-»